

AVERTISSEMENT

L'étude des grands événements historiques n'aurait pas la même saveur si elle n'était parsemée de traits d'esprit et de réparties quelquefois cruelles. Tout conteur apprend que la gravité qui imprègne un récit nécessite, de temps à autre, un contrepoids plus léger. C'est ainsi que les grandes pages de notre passé sont émaillées de répliques spirituelles, qui sont un peu à l'Histoire ce que le sel est à la cuisine.

L'ambition de cet ouvrage est précisément de raconter notre Histoire à travers un florilège de réflexions parfois profondes, mais aussi de propos vachards et de quiproquos rocambolesques. Les citations peuvent être véridiques, embellies ou quelquefois totalement inventées ; elles n'en sont pas moins significatives d'une époque. Notons au passage que les traits les plus méchants sont souvent les plus drôles.

Dans l'Antiquité, l'empereur Caligula, dont la popularité s'est effondrée pour faire place à une forte hostilité due à son despotisme cynique et à sa cruauté sanguinaire, s'attribue une devise ahurissante, qui est pratiquement une définition de la tyrannie : « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent ! » Il s'agit en fait de paroles que le

tragédien Accius avait mises dans la bouche d'Atrée, roi de Mycènes, qui régna par la terreur.

Le comble du cynisme est peut-être atteint par Louis XI, lorsqu'il fait parvenir au connétable de Saint-Paul ce message tout à fait flatteur : « Venez, cher Ami, accourez vite, car j'ai présentement bien besoin d'une tête comme la vôtre. » En fait, il ne s'agit que d'un stratagème pour attirer à la Cour le connétable que le roi soupçonne de trahison. Se sentant valorisé, il accourt. Aussitôt, Louis XI le fait décapiter. Le message était à double sens.

Quand survient la Révolution française, une phrase prêtée à Marie-Antoinette est sidérante : « S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche ! » Quelle formule pourrait mieux synthétiser le décalage entre l'aristocratie et les révolutionnaires de cette époque ? Il est pourtant quasiment établi qu'elle n'a jamais prononcé cette réplique (pour le moins révoltante !), mais l'art de la caricature peut avoir un impact considérable.

Et comment résumer l'épopée napoléonienne, dont le caractère romanesque a inspiré pléthore d'ouvrages ? Pour autant, l'empire est plus autoritaire que le règne de Louis XIV. En outre, après une série de conflits meurtriers, l'empereur laisse la France plus affaiblie qu'il ne l'a trouvée. Pierre Ménard invente une intéressante formule : « Avec Napoléon, ça se corse, ensuite ça empire. »

Une des pires vacheries a sans doute été formulée par Clemenceau, qui s'est montré particulièrement odieux lorsque le malheureux Félix Faure a rendu l'âme : « En entrant dans le néant, il a dû se sentir chez lui ! » Ce président de la République, destinataire de la célèbre lettre ouverte *J'accuse*, était resté, par lâche conformisme, résolument hostile à une révision du procès de Dreyfus, alors que, d'après son journal, il a été progressivement convaincu de l'innocence du capitaine.

À la fin du second mandat de François Mitterrand, il apparaît que la gauche française connaît une profonde désillusion, ayant perdu ses repères idéologiques. Cela ne l'empêche pas de conserver beaucoup de respect pour la personne du président. Philippe Alexandre décoche cette espièglerie : « La gauche n'est plus qu'un mythe errant. » À l'occasion d'un bain de foule, Jacques Chirac, alors président de la République, se fait traiter de « connard » par un riverain. Plutôt que de se laisser contrarier par l'injure, il sait le moucher, grâce au sens de la répartie qu'on lui connaît, avec diplomatie et non sans humour : « Enchanté ! Moi, c'est Jacques Chirac. »

Lorsque François Fillon se présente à l'élection présidentielle, le journal *Le Monde* révèle que le candidat s'est vu offrir des costumes singulièrement coûteux. L'information, qui a été transmise à la presse en temps utile, sans aucun doute par le généreux donateur, déclenche un énorme

scandale dans l'opinion publique. Alain Dag'Naud s'amuse :
« Fillon victime d'un travail de sapes. »

Dans les lignes qui suivent, une sélection de petites phrases, drolatiques ou extravagantes, permet un amusant survol de notre passé. C'est en quelque sorte une promenade virtuelle à la rencontre des personnalités qui ont le plus marqué notre Histoire. Nous y sommes invités à explorer les coulisses du temps avec un regard original, qui apporte ainsi autant de clés de l'Histoire de France. Émaillé d'un foisonnement de réparties spirituelles et de réflexions savoureuses, agrémenté d'anecdotes insolites, le récit constitue ainsi un petit florilège des pensées les plus drôles et des « petites phrases qui ont changé l'Histoire » (Florence Vidal). Les bons mots de nos grands personnages historiques, de l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, en passant par Talleyrand, Clemenceau, de Gaulle ou Mitterrand, font à leur façon l'Histoire de France.

Peut-être ce livre aidera-t-il le lecteur à comprendre notre héritage, tout en apportant un éclairage à notre présent. Il peut réserver quelques surprises, et donner envie d'aller plus loin dans la science et l'analyse de notre passé. Derrière l'approche décalée se profile une invitation à la réflexion. En parcourant notre Histoire d'un œil nouveau, chacun est invité à se demander s'il n'est pas possible de concevoir une manière de vivre ensemble qui ne reproduise pas les mêmes absurdités.

Il n'est pas impossible, au demeurant, que le survol de notre Histoire à travers les réflexions notables laissées par les plus éminents de nos décideurs nous suggère de remettre un peu en question notre société humaine, qui est loin d'être irréprochable ! En fin de compte, à travers les traits d'esprit des personnages historiques les plus marquants (peut-on les qualifier de grands ?), existe-t-il un fil conducteur que le lecteur découvrira au fil des pages ?

ÉPILOGUE

Les traits d'esprit des grands personnages de notre Histoire, qu'il s'agisse de mots d'humour ou de réflexions profondes, nous invitent à prendre conscience des aberrations de notre société humaine : « En politique, une absurdité n'est pas un obstacle » (Napoléon Bonaparte). En effet, lorsqu'on parcourt notre passé sous l'angle de la comédie humaine, comme l'ouvrage nous y invite, on est frappé par tant d'inepties surprenantes, de chances gâchées, de massacres inutiles. « Il n'existe que deux choses infinies, l'univers et la bêtise humaine... mais pour l'univers, je n'ai pas de certitude absolue » (Albert Einstein). Chacun d'entre nous est ainsi amené à se demander ce qui pourrait permettre à notre monde d'éviter de multiplier encore les violences meurtrières, les exclusions cruelles, le saccage de la nature.

L'Histoire nous confirme que ce sont généralement les rapports de force qui sont déterminants : « La force prime le droit » (Otto von Bismarck). Dans ces conditions, « le pouvoir ne se partage pas » (Jacques Chirac). « La dictature, c'est ferme ta gueule ; la démocratie, c'est cause toujours » (Jean-Louis Barrault). Selon Jules Michelet, « La politique est l'art d'obtenir de l'argent des riches et des suffrages des pauvres, sous prétexte de les protéger les uns des autres. » Gaston de Caillavet éclaire notre lanterne avec cette précision : « La démocratie est le nom que nous donnons au

peuple toutes les fois que nous avons besoin de lui. » Or, les plus puissants s'accommodent aisément des souffrances des autres. D'après Pierre Bourdieu, « Les pires douleurs humaines adviennent par la puissance et la gloire. »

En principe, « La démocratie, c'est le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple » (Abraham Lincoln). Dès lors, qu'est-ce qui empêche les gens de prendre eux-mêmes les décisions qui les concernent, en donnant la priorité à l'intérêt général et à la sauvegarde de l'environnement ? Cela suppose d'abord que l'opinion publique puisse s'exprimer sans être manipulée, ce qui, déjà, n'est pas simple : « Il n'y a jamais eu qu'un moyen de se hisser au pouvoir, c'est de crier : Peuple, on te trompe ! » (Louis Latzarus).

Alors existe-t-il des institutions idéales ? Si le népotisme romain et la monarchie héréditaire apparaissent loin de nous, le marasme parlementaire et l'instabilité gouvernementale de nos anciennes constitutions ont démontré leur impéritie. L'élection du chef de l'État au suffrage universel, avec la starisation d'une personnalité, conduit à une confiscation de la souveraineté populaire. Les constitutions de notre Histoire ont été comparées à « des bateaux percés dans lesquels on aurait emporté beaucoup de seaux pour vider l'eau » (Hippolyte Taine). Elles laissent surtout penser à des stratagèmes visant à confisquer la démocratie...

Les élus et les médias n'étant pas insensibles aux groupes de pression, notre système a été qualifié de barocratie. Il apparaît en effet que la majorité silencieuse s'y fait moins entendre que les minorités les plus tapageuses. Au demeurant, qui nous gouverne ? Thomas Hobbes analyse : « Une démocratie n'est rien de plus qu'une aristocratie d'orateurs. »

Alors, comment s'affranchir des lobbies de la société, sinon par la démocratie directe ? Couramment présentée comme une utopie, elle a été mise en œuvre dans certains pays, notamment la Suisse, où le référendum d'initiative populaire permet à la population de prendre directement les décisions qui la concernent. Reste à garantir que les électeurs soient objectivement éclairés sur les tenants et aboutissants de leur choix. Mais aucun parti politique français n'a jamais vraiment proposé un tel système. D'après Henri Queuille, « Quand on fait de la politique, c'est pour conquérir le pouvoir, non pour l'offrir au peuple ! »

Sur le plan économique et social, Marc Sangnier disait : « Il n'y aura pas de démocratie tant que la monarchie régnera dans l'entreprise. » La notion d'autogestion, si elle semble avoir disparu du langage politique, demeure une référence dans l'univers de l'économie coopérative. Concevoir des entreprises gérées soit directement par l'ensemble du personnel, soit par l'intermédiaire de responsables élus et révocables, présente bien des avantages par rapport à un

capitalisme dominé par l'arbitraire patronal. « Les travailleurs doivent être les gestionnaires directs de leur travail et de leur avenir » (Tito).

Globalement, nous nous sommes accommodés d'une économie dissociée de la réalité. D'abord, notre monde est encore très éloigné d'une répartition équitable des richesses. Quant à l'absurdité du système financier, Groucho Marx ironisait : « Je ne connais pas grand-chose à Wall Street, mais pouvez-vous me dire pourquoi toutes ces actions grimpent ou dégringolent ? Ne devrait-il pas y avoir un lien entre les bénéfices d'une entreprise, ses dividendes, et le prix de vente des actions ? Il lui est répondu : « Monsieur Marx, vous avez encore beaucoup à apprendre sur la Bourse et le marché des valeurs. »

Le marché boursier sert-il vraiment à financer l'économie ? Selon Bernard Maris, « les grandes firmes émettent des actions pour rémunérer leurs actionnaires ». Intervient alors la spéculation qui amplifie l'instabilité des marchés, jusqu'à déclencher de graves crises économiques. « Cela ressemble à une gigantesque escroquerie, parfaitement légale, dans laquelle les derniers entrés sont les pigeons » (Paul Valéry). En principe, les établissements bancaires peuvent compenser les risques, pour offrir aux particuliers des placements tant garantis que performants, et financer l'investissement des entreprises de proximité. Mais il est une règle de base en économie, d'après François

Mitterrand : « Tout humain qui voit passer de grosses sommes d'argent est porté à en garder le maximum pour lui-même. »

Le monde moderne, notamment par le jeu de la mondialisation, semble apporter, du moins aux plus aisés, le confort sans effort avec une profusion de biens variés. Mais le gigantisme des entreprises multinationales, la multiplication des grandes surfaces et de la grande distribution, de même que le surnombre d'administrations non productives, détruisent indirectement de l'emploi et détériorent la qualité de la vie. D'après René Dumont, « notre paradis perdu, c'est l'économie de proximité. » À savoir une société fondée sur les petites et moyennes entreprises, agricoles, artisanales ou commerciales, qui offrirait plus d'autonomie locale, plus de liens sociaux, ainsi que la résilience face aux crises. Mais d'après Charles Kindleberger, historien de l'économie, « la spéculation, qui offre la possibilité de gagner des sommes disproportionnées, a toujours fait rêver, même au risque de tout perdre. »

Jusqu'à présent, notre Histoire a surtout été une suite de conquêtes aboutissant à l'hégémonie d'un peuple sur un autre. De la même façon, les grandes firmes cherchent à conquérir les marchés internationaux en écrasant leurs concurrents. Cela s'accompagne de la délocalisation des emplois, de la disparition de la diversité culturelle et du pillage de l'environnement : « Plus le monde se mondialise,

plus la terre se terrorise » (Claude Frisoni). Pourtant, d'après Edgar Morin, « la nature s'appuie sur deux pieds : compétition et coopération. »

Charles de Gaulle écrit, à propos d'Adolf Hitler : « Il fondait son plan gigantesque sur le crédit qu'il faisait à la bassesse des hommes. Mais ceux-ci sont des âmes autant que du limon. » Cette phrase, qui offre une analyse profonde du drame démesuré de la dernière guerre mondiale, est en même temps porteuse d'un formidable souffle d'espoir. Le colossal échec des nazis a aussi procédé de leur négation de toute générosité humaine. Concluons par cette citation d'après Victor Hugo : « L'utopie d'aujourd'hui, c'est la réalité de demain. »